

# L'APOCALYPSE

## TAPISSERIE - XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Valeur : 1,00 F

Couleurs : bleu clair, bleu foncé,  
bistre clair, bistre foncé,  
jaune, rouge

25 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce

par PHEULPIN

Format vertical 36 × 48

(dentelé 13)

### VENTE

anticipée, le 30 octobre 1965 à ANGERS (Maine-et-Loire)

et le 31 octobre 1965 à PARIS (Salon de l'Enfance, Parc des Expositions de la Porte de Versailles) ;

générale, le 2 novembre 1965 dans les autres bureaux.

La tenture de l'Apocalypse, la plus ancienne des tapisseries tissées en France parvenues jusqu'à nous, est à la fois imposante par ses dimensions et remarquable par la vigueur et l'habileté avec lesquelles son sujet a été traité.

Monumentale illustration des prophéties et visions décrites dans le livre de l'apôtre saint Jean, « l'Apocalypse » était composée à l'origine de sept pièces — mesurant chacune environ 24 mètres de longueur sur 6 mètres de hauteur — qui constituaient un extraordinaire ensemble dont les deux tiers ont heureusement résisté à la double épreuve du temps et des hommes.

Un parti pris d'unité vaut à ces sept pièces de comporter les mêmes bordures — l'une bleue en haut pour le ciel, l'autre verte en bas pour la terre — et d'être identiquement divisée en quinze cases : une grande, de format vertical sur toute la hauteur de la pièce, est généralement située dans la partie gauche de cette dernière tandis que les quatorze autres sont groupées par moitié en deux bandes horizontales où l'alternance de fonds bleus et rouges figure une sorte de damier; dans la grande case est représenté, assis sous un haut baldaquin d'architecture flamboyante, un homme à l'aspect vénérable qui symbolise selon toute vraisemblance le chrétien instruit par la lecture de l'Apocalypse; de par sa position, il semble méditer en contemplant les deux séries de sept tableaux plus petits qui illustrent à proprement parler chaque pièce.

Le timbre reproduit le détail de l'un de ces tableaux, celui qui se rapporte aux versets 19 et 20 du chapitre XIV du Livre de saint Jean : l'Ange, après s'être vu ordonner de faire la vendange des réprouvés, a jeté celle-ci dans la cuve de la colère de Dieu; du sang sort de la cuve et monte, sur une grande distance, jusqu'à la hauteur du mors des chevaux.

Trois hommes ont contribué à donner naissance à la tapisserie de l'Apocalypse : tout d'abord, Louis I<sup>r</sup>, duc d'Anjou qui en a passé commande et a choisi le sujet, empruntant à son frère, le roi Charles V, l'un des manuscrits utilisés pour la confection des maquettes et cartons; ensuite, Hennequin de Bruges, peintre du

roi, auteur de ces mêmes maquettes et cartons que la langue du temps désignait sous les noms savoureux de « pourtraictures et patrons »; enfin, Nicolas Bataille, le plus renommé des lissiers parisiens de son époque, qui réussit le tour de force de réaliser cet immense chef-d'œuvre seulement en sept années, de 1373 à 1380.

Indépendamment de ces trois « fondateurs », bien d'autres personnages sont intervenus au cours de la longue histoire de l'« Apocalypse ». Parmi eux, il faut citer le petit-fils de Louis I<sup>r</sup> d'Anjou, le « bon roi René » qui, par testament, en fait don à la cathédrale d'Angers en 1480. Pendant trois siècles encore, elle va connaître la plus grande gloire puis, brusquement, le dédain et les injures : en 1782, le Chapitre met les sept pièces en vente mais ne trouve pas preneur; la Révolution les utilise dans des serres pour protéger des orangers contre le froid; par la suite, malgré le rétablissement du culte, elles sont dépecées, utilisées comme doublure de rideaux, descente de lit, même comme garniture de bat-flanc dans une écurie et, du moins pour ce qu'il en reste, mises en adjudication par l'Administration des Domaines, en 1843, avec des objets hors d'usage.

Par bonheur, un homme va comprendre tout l'intérêt s'attachant à ces prétdentes vieilleries ; cet homme, c'est Mgr Angebault, évêque d'Angers, qui rachète les vestiges de la tapisserie et, imitant en cela le roi René, les lègue à son tour à la cathédrale.

Après tant de vicissitudes, à peine atténuées par ce sauvetage de dernière heure, il est heureux que les soixante-dix-sept scènes préservées de la destruction aient été jugées dignes d'une attention particulière. Mais il est surtout réconfortant que celle-ci soit le fait de notre époque puisque, indépendamment d'une scrupuleuse et habile opération de nettoyage entreprise en 1953, une salle a été spécialement construite dans l'enceinte du château d'Angers afin d'abriter, à partir de 1954, le « beau tapis de Monsieur d'Anjou » pour lequel les très nombreux visiteurs partagent certainement l'admiration exprimée par ce bourgeois d'Arles, admis à le contempler en 1400 : « Nul ne saurait raconter ni décrire la valeur, la beauté et la noblesse de ces tissus ».

